



Le Castor Astral

**FRANCIS
DANNEMARK
MARTHA
OU LA PLUS
GRANDE JOIE**

I

Rencontre avec la rivière

Après avoir traversé la forêt en multipliant tours et détours, comme si la ligne droite n'était jamais qu'une vue de l'esprit sans grand intérêt, la route venait de se transformer en une douce courbe à flanc de coteau pour longer une vaste étendue de champs de blé et de prairies où des vaches, rares et lointaines, avaient pris des poses paisibles. Dans le ciel de ce début de juillet, quelques nuages se laissaient faire par le vent. L'un d'entre eux se penchait pour ramasser son chapeau. Léger, celui-ci lui avait déjà échappé deux fois. Je n'ai rien dit, Martha dormait, j'ai ralenti un peu pour profiter du spectacle.

« Tu as vu ? s'est-elle soudain animée en désignant le ciel. Le bonhomme a rattrapé son chapeau. »

J'ai souri et je me suis dit : voilà bien Martha...

— Tu es réveillée ?

— Presque. La route tournait beaucoup.

— Oui. Un peu de vertige ?

— Non ! C'était comme sur un bateau. J'ai pensé ça : on est sur un bateau. J'ai ouvert les yeux une seconde. Un bateau entre les arbres. Et j'ai dormi. C'était bien.

Je me suis tourné vers elle. Le soleil lui faisait un peu cligner les yeux. La très fine cicatrice qui courait le long de sa mâchoire inférieure était plus blanche que d'habitude. À cause de la lumière sans doute. L'autre cicatrice, près de sa tempe, avait vraiment la forme d'une île. Martha regardait le paysage avec attention, en souriant.

— Est-ce que nous avons un cadeau d'anniversaire pour... pour cette dame qui nous attend ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Jeanne. Mais ce n'est pas une fête d'anniversaire. Ce n'est pas une fête, d'ailleurs. Si je me souviens bien, elle m'a dit qu'elle avait quatre-vingt-sept ans. Ça veut dire qu'elle est née en...

— En 1928. Ou en 1927 si elle est née dans la seconde partie de l'année.

— J'aimerais bien calculer aussi vite que toi.

— Je ne le fais pas exprès. Et puis, ça sert à quoi ? Je n'aime pas calculer, parfois ça calcule tout seul, tu sais.

Je lui ai dit que Cyril avait envoyé un texto. Elle n'a pas réagi. Comme si elle n'avait pas entendu. Je n'ai pas insisté, je savais que ça ne servait à rien. Quelques kilomètres se sont ajoutés au compteur.

— Mon fils n'est pas un homme très gentil, a-t-elle énoncé d'une voix neutre.

— C'est ce que dit Pauline dans le texto que j'ai reçu ensuite... Son frère et elle ne sont pas sortis de leur dispute, on dirait.

— C'est un beau prénom, Pauline. Il est tout lisse, on pourrait s'y baigner.

Je ne lui pas dit que, dans une autre vie, elle avait dû être un dauphin. Ou une loutre. J'étais heureux qu'elle fasse ce voyage avec moi. Loutre ou pas, elle était Martha pour moi, malgré tout.

La route était redevenue forestière sans s'élargir pour autant.

— Je suis contente d'être là. Tu vois tous ces arbres,

comme ils sont beaux ! J'ai envie de les toucher. Mais je ne connais pas leurs noms. Je les ai oubliés.

— Je ne suis pas certain que tu les aies jamais connus, lui ai-je dit. Tu n'étais pas une passionnée de botanique...

— Peut-être. Je ne sais pas... Mais ils sont magnifiques.

— C'est vrai. Je réponds à Cyril ?

— Non, Martin. Il est fâché. Il ne voulait pas que je parte, tu le sais bien.

— Il voulait que tu lui demandes son avis.

— Pour pouvoir dire non.

— En effet...

Martha s'est mise à fouiller le vide-poches. Elle a dit : le voilà ! Mais du coin de l'œil, j'ai vu qu'elle n'arrivait pas à ouvrir le boîtier. Je l'ai attrapé et extrait le CD, que j'ai glissé dans le lecteur. Le son tout rond d'une contrebasse puis la voix : « *Close your eyes, rest your head on my shoulder and sleep, close your eyes and I will close mine...* »

— Je n'ai jamais connu quelqu'un qui aime Doris Day autant que toi !

— Parce que personne n'aime Doris Day autant que moi !

J'ai soudain revu Martha sur son lit d'hôpital. Je lui avais demandé si elle avait envie de voir la télévision. J'étais fatigué, je manquais de conversation. Martha avait réappris à marcher plus vite qu'à parler mais son absence d'équilibre la gardait le plus souvent au lit. Quant aux mots, elle en avait alors déjà récupéré un large stock, tous peut-être, de nouveaux même (l'orthophoniste aimait les mots rares, elle pensait qu'ils favorisent l'imagination). Mais les utiliser, c'était une autre histoire. Parce que Martha n'avait plus d'histoire... Bref, je lui avais proposé d'allumer le téléviseur.

Jusque-là, elle avait toujours dit non. Ce jour-là, elle avait fait oui d'un mouvement de la tête. J'avais choisi une chaîne au hasard et j'étais tombé sur un film, une rediffusion de *Confidences sur l'oreiller*, avec Doris Day et Rock Hudson. Elle l'avait regardé jusqu'au bout, quasiment sans bouger la tête. Je lui avais dit, à la fin, que ce film datait de 1959, qu'elle avait un an lorsqu'il était sorti, mais elle m'avait regardé comme si j'avais parlé de quelqu'un d'autre, une inconnue qui ne l'intéressait pas le moins du monde, elle avait fermé les yeux et s'était brutalement endormie. Le lendemain, elle m'avait dit qu'elle avait envie de revoir le film. J'avais trouvé le DVD, Cyril avait apporté un petit lecteur portable, Pauline avait utilisé sa patience d'ange pour apprendre à sa mère à s'en servir. Ainsi était née la passion de Martha pour la blonde et optimiste Doris. Les voies de la guérison sont fantasques, m'étais-je dit, heureusement que je n'étais pas tombé sur un film d'horreur ou un débat politique... Au fil des semaines, j'avais constitué une collection de DVD et de CD. À force de m'y plonger avec elle quand je lui rendais visite, j'aurais pu développer une allergie sévère, mais non, c'est le contraire qui s'était produit.

Tandis que défilaient chansons et grands arbres, Martha fredonnait.

— Où est Isabelle ? m'a-t-elle demandé avec un peu d'inquiétude.

— Je t'ai dit qu'elle ne pouvait pas venir. Elle a un dernier contrat à remplir. Jusqu'au 15. Après, elle arrête. Fini de traduire en anglais puis en chinois les explications d'un producteur de foie gras ou de traduire les questions de ses clients au directeur d'un parc animalier à la recherche de partenaires.

— Comment dit-on « rivière » en chinois ?

— Aucune idée. Je lui demanderai quand je l'aurai au téléphone, si tu veux.

— Regarde, là, Martin, il y a une rivière, en bas, regarde entre les arbres. On s'arrête ?

Il y avait une rivière, en effet, qui coulait parallèlement à la route. Et il y avait dans la voix de Martha une excitation joyeuse à laquelle je n'ai pas résisté. Au premier espace un peu dégagé, j'ai garé la voiture. Nous étions en route depuis un moment, la perspective de me dégourdir était agréable. Je n'avais pas encore remis mon dos en état de marche que Martha se frayait déjà un chemin vers le cours d'eau dont j'entendais le roucoulement. Je l'ai regardée marcher. Sa façon de bouger les bras, comme une gamine qui a grandi trop vite et ne sait que faire de tous ses membres, m'a fait sourire.

Traversant le feuillage du sous-bois, la lumière du soleil prenait cette teinte si tendre et chaude qui donne envie de croire à la magie, ou qui du moins rappelle que la vraie beauté du monde ne tient pas dans ses paysages les plus spectaculaires, mais dans la splendeur discrète et fragile d'un rayon qui caresse en passant le vert velouté d'une feuille d'arbre. Martha m'appelait, je l'ai rejointe. Elle s'était assise au bord du cours d'eau et y avait glissé les pieds. D'une main j'ai tâté la température : le courant plutôt rapide la gardait froide. Très froide même. Mais Martha était aux anges. Je n'ai pas pu m'empêcher de songer que dans dix minutes, elle serait un ange aux pieds bleus... Bleus comme les deux libellules qui sont alors passées près de nous. Elles étaient énormes. Mais depuis combien de temps n'avais-je plus vu de libellules ?

De l'autre côté de la rivière, à une vingtaine de mètres de nous, trois vaches ruminait avec application. L'une d'elles a tourné lentement la tête vers nous et s'est mise à se racler la gorge comme si elle allait prononcer un discours. Rien n'est venu, aucune révélation. Restait le clapotis de l'eau noire et lisse. Des moustiques ayant repéré notre présence, j'ai proposé à Martha de regagner la voiture. Elle avait les pieds bleus, comme prévu – mais d'un bleu modeste et rassurant. J'ai utilisé quelques Kleenex pour les lui sécher, ce qui n'a pas manqué de la faire rire.

Moins drôle : quand j'ai fait tourner la clé de contact, la voiture a émis quelques cliquetis mais sans que le moteur démarre. La batterie ? Après une douzaine d'essais, j'ai capitulé. De toute évidence, elle n'allait pas se remettre en marche. Martha a bâillé, fermé les yeux et plongé dans le sommeil. Comme j'avais négligé de prendre une assurance-dépannage, j'ai quitté la voiture pour me poster au bord de la route. Sur les trente ou quarante derniers kilomètres, nous n'avions pas croisé plus de deux ou trois véhicules. Mais avec un peu de patience...